

A propos de l'**Hécube** d'Euripide :

Une confrontation entre le texte d'*Hécube* et *La Guerre du Péloponnèse* de Thucydide.

A la première lecture, le choix de la tragédie d'*Hécube* pour le programme du baccalauréat est peu enthousiasmant : une énième tragédie sur le mythe de la guerre de Troie (après *Iphigénie*, *Les Troyennes* ou *Andromaque*, pièces bien plus connues voire jouées) ; une pièce alignant assez artificiellement deux tragédies en fait distinctes (le sacrifice de Polyxène, arrachée à sa mère pour être égorgée sur la tombe d'Achille, puis la vengeance d'Hécube, après la découverte du cadavre de son fils Polydoros, tué par le Thrace Polymestor à qui il avait été confié), au prix d'un certain flou sur le lieu (l'ombre d'Achille apparaît au dessus de son tombeau pour arrêter la flotte grecque en Chersonèse de Thrace, mais le héros n'a-t-il pas été enterré devant Troie ?), et le côté « gore » des récits d'exécution n'est pas forcément ce qui rachètera la pièce auprès de nos tendres élèves de terminale.

On pourra cependant défendre ce choix, par exemple dans la mesure où il nous permet de mieux préciser la fonction politique de la tragédie athénienne, si l'on confronte le texte de la pièce à la situation politique et militaire d'Athènes à l'époque où la pièce a été donnée, et en particulier si l'on se réfère à la façon dont cette situation est évoquée par Thucydide.

Premier indice interne au texte, le premier épisode de la pièce, où le chœur vient annoncer à Hécube que ses sombres prémonitions étaient justifiées :

Hécube, j'accours en hâte vers toi; j'ai quitté les tentes où le sort a fixé ma servitude, depuis que, chassée d'Ilion par l'épée des Grecs, je suis devenue leur triste captive. Hélas! je ne viens point soulager tes souffrances ; chargée du poids d'une nouvelle accablante, je viens comme messagère de malheurs.

L'assemblée entière des Grecs a pris la résolution, dit-on, d'immoler ta fille aux mânes d'Achille. Tu sais que sur sa tombe il est apparu couvert de ses armes d'or : il a arrêté les navires qui déjà fendaient les ondes, et tendaient les cordages déployés pour les voiles. Il s'écrie : Quoi! vous partez, enfants de Danaüs, et vous laissez mon tombeau sans offrande ! Aussitôt l'orage de la discorde gronde ; des avis partagés divisent la vaillante armée des Grecs : les uns veulent qu'on immole une victime sur la tombe, les autres s'y opposent.

Agamemnon, qui partage la couche de celle qu'anime l'esprit prophétique, défendait ta cause avec zèle : mais les Théséides¹, ces deux rejetons d'Athènes, ont été les orateurs de deux discours, et ils se sont rencontrés dans l'avis commun d'arroser le tombeau du sang d'une jeune victime. Ne préférons pas, disaient-ils, les amours de Cassandre à la valeur d'Achille. Ces avis contraires se partageaient les esprits, jusqu'à ce que l'orateur artificieux, au langage flatteur, possédant l'art de gagner la multitude, le fils de Laërte enfin, persuade à l'armée de ne pas rejeter la demande du plus vaillant des Grecs, pour épargner le sang d'une esclave, afin qu'aucun des morts qui habitent le royaume de Proserpine ne pût dire que les Grecs, en quittant les plaines de Troie, s'étaient montrés ingrats envers les héros qui sont morts pour la Grèce².

Quelques dizaines de vers plus loin, lorsqu'Ulysse annonce à Hécube qu'il vient chercher Polyxène afin de la livrer à la mort, puis lorsqu'Hécube se livre à un dernier effort d'argumentation, les anachronismes sont manifestes :

Ulysse déclare :

Femme, tu connais, je pense, l'avis de l'armée, et le vote à présent acquis (vers 218 et 219)

Ce qui est décrit ici, c'est un fonctionnement démocratique de l'armée grecque : on réunit une assemblée plénière (*plèrei xunodô*) ; il y a une délibération marquée par des discours (*muthôn*, 124, ou *logôn*, 130), prononcés par des orateurs (*rhêtôres*), mais les avis sont partagés (*spoudai isai*) et il faut la dernière intervention d'un orateur au langage flatteur (*hêdulogos*) pour persuader (*peithein*) l'armée, déterminer son avis (*gnômèn*) et emporter le vote (*psèphon*) par lequel l'assemblée peut prendre la résolution (*doxai*) de condamner Polyxène à mort. Tous ces termes sont anachroniques si

¹ : Les deux fils de Thésée, Acamas et Dèmophon. Notons qu'ils ne sont pas cités dans l'Iliade dans la liste des guerriers envoyés par Athènes (II, 819-823)

² cette traduction et les suivantes (légèrement modifiées) sont copiées sur le site : <http://remacle.org/bloodwolf/tragediens/euripide/hecubegr.htm#251>

Ce site a l'immense avantage de permettre le va-et-vient entre le texte grec et sa traduction par un système de liens.

l'on compare ce passage avec ceux où l'on prend des décisions dans l'*Iliade*³: on n'y fait jamais voter l'armée dans son ensemble, et l'assemblée des Achéens (*xunodos Akhaiôn*) semble ici plutôt fonctionner comme l'ekklesia des Athéniens. Les deux intervenants qui précèdent Ulysse sont comme par hasard deux Athéniens, fils de Thésée, par ailleurs inconnus d'Homère.

Donnons maintenant la parole à Hécube :

*Eh bien ! N'est-il pas vrai que tu te conduis mal avec ces délibérations, toi qui, après avoir reçu de moi les services que tu avoues⁴, loin de me rendre le bien, me fais tout le mal qu'il est en toi de me faire ? O race ingrate de tous les orateurs populaires, qui briguent les honneurs ! loin de moi, vous qui comptez pour rien de nuire à vos amis, pourvu que vos discours plaisent à la multitude ! Mais enfin, quel sophisme méditent-ils pour décider un vote de mort contre cette jeune fille ? Quelle nécessité les oblige à verser le sang humain sur un tombeau, que devrait arroser plutôt le sang des hécatombes ? Pour venger le meurtre d'Achille sur ses meurtriers, est-il juste de donner la mort à Polyxène ? Jamais elle ne lui fit aucun mal. C'est Hélène que du fond de son tombeau il doit demander pour victime (...). Il ne faut pas que les souverains donnent des ordres injustes ; qu'ils ne pensent pas que leur prospérité soit inaltérable. Moi-même j'étais autrefois ; à présent je ne suis plus. Tout mon bonheur, un jour me l'a ravi. O toi que je supplie, respecte ma vieillesse, aie pitié de moi : retourne vers l'armée de Achéens, représente-leur combien il est odieux d'égorger des femmes que vous avez épargnées d'abord, en les arrachant au pied des autels, et dont vous avez eu pitié. Chez vous, la loi qui punit le meurtre est égale pour l'homme libre et pour l'esclave. Lors même que l'éloquence te manquerait, ton autorité entraînera les suffrages : le même discours dans la bouche d'un homme obscur, ou dans celle d'un homme respecté, a une valeur bien différente.*⁵

³ par exemple au chant II : il y a bien une délibération (pour savoir si les Achéens doivent continuer la guerre), mais on se garde de mettre aux voix un quelconque avis (c'est Agamemnon qui décide), et Ulysse n'hésite pas à frapper de son sceptre tout soldat qui aurait l'outrecuidance de parler à la place des chefs !

⁴ Hécube a déjà une fois sauvé la vie à Ulysse.

⁵ Vers 251 à 295

Manifestement, Hécube ne s'intéresse plus beaucoup aux dommages collatéraux de la guerre de Troie ; tout le vocabulaire évoque encore le fonctionnement de la démocratie athénienne : on produit des *délibérations* (*bouleumasi*, v. 251) ; ils ont décidé un vote de mort (*psèphon ôrisan phonou* v. 259) ; chez vous **la loi** qui punit le meurtre est égale pour l'homme libre et pour l'esclave (**nomos** d'en humin tois t'eleutheriois isos kai toisi doulois haimatos keitai péri, v. 291 et 292).

De même que le Chœur, un peu plus tôt, avait dénoncé, au singulier, Ulysse, en le désignant comme l'orateur artificieux, au langage flatteur, **possédant l'art de gagner la multitude** (*dèmokharistès*), <qui> persuade à l'armée, Hécube dénonce cette fois au pluriel le même genre de personnage : O race ingrate de vous tous **les orateurs populaires** qui briguez les honneurs (*Akhariston humon sperm', hosoi dèmègorous zèloute timas* v. 254, 255 et suivants) ; mais enfin quel **sophisme** méditez vous... (*Atar ti dè sophisma touth' hègoumenoi...* v. 258). On reconnaît là les accusations de démagogie (*dèmokharistès* et *dèmègorous* appartiennent à la même famille de mots), et de « jusqu'aboutisme » qu'Aristophane⁶ et Thucydide ont souvent portées contre les successeurs de Périclès, au premier rang desquels Cléon, probablement déjà visé dans le portrait d'Ulysse brossé par le Chœur.

Précisément, la fin de la tirade fait une demande trop singulière à Ulysse pour ne pas être une allusion précise à un épisode célèbre de la guerre du Péloponnèse, au cours duquel Cléon s'était odieusement distingué : *retourne vers l'armée des Achéens, représente-leur combien il est odieux de tuer des femmes* (*elthôn d'eis Akhaiikon straton parègorèson hôs apokteinein phthonos gunaikas*, v. 287-289) : pourquoi recommencer à délibérer ? pourquoi parler de tuer des femmes, au pluriel ? C'est là que se situe vraisemblablement l'allusion.

Hécube est traditionnellement datée de 424. Or en 428, Mytilène, alors gouvernée par un régime aristocratique, avait décidé de sortir de l'alliance athénienne, et d'entrer dans la ligue du Péloponnèse. En 427, Athènes envoya sur place un corps expéditionnaire commandé par le stratège Pakhès, qui installa un régime démocratique et fit prisonniers les meneurs de la révolte.

⁶ Par exemple dans *Les Acharniens*.

Mais cela ne suffisait pas à l'ekklesia : d'autant plus indignée qu'elle avait eu peur, elle vota, à l'instigation de Cléon, « *la mort non seulement des prisonniers, mais de toute la population adulte de Mytilène et l'esclavage pour les femmes et les enfants.(...) Mais dès le lendemain, ils changèrent d'avis et se mirent à réfléchir sur la cruauté et l'énormité d'une décision qui faisait périr une ville entière et non pas les seuls coupables* »⁷ Après un long discours de Cléon, qui maintient son avis de fermeté, Diodotos prend la parole, plaide pour une relative clémence, et emporte (de peu) la majorité des suffrages : *On envoya donc en toute hâte une nouvelle trière, de peur que l'autre, qui avait un jour et une nuit d'avance, n'arrivât la première et ne donnât l'ordre de détruire la ville. Les députés de Mytilène approvisionnèrent le vaisseau de vin et de farine et promirent à l'équipage une bonne récompense s'il arrivait le premier. (...) Par bonheur aucun vent ne vint les retarder et le premier bâtiment, chargé d'une funeste mission, ne se pressa pas, tandis que le second faisait force de rames. Le premier devança le second juste assez pour permettre à Pakhès de lire le décret. On se préparait à exécuter les ordres, quand le second vaisseau aborda, épargnant ainsi la ruine de Mytilène. Voilà à quoi tint que la ville ne fut pas détruite.*⁸

Il est raisonnable de penser qu'Euripide fait allusion, non pas au texte de Thucydide, postérieur de plusieurs années à la date de représentation de la pièce, mais directement à cette lamentable palinodie, que les deux auteurs ont voulu voir comme une preuve de la dégénérescence de la démocratie athénienne. Ce qui domine chez l'un comme chez l'autre, c'est l'idée que, sous des dehors policés, les Athéniens et les Grecs en général sont devenus plus barbares que les Barbares.

On peut poursuivre plus loin la lecture de Thucydide, à propos de l'affaire de Corcyre : la même année 427, cette île-cité était elle aussi entrée en état de guerre civile, le parti aristocratique cherchant l'alliance de Sparte, et le parti démocratique celle d'Athènes. Soutenu par un corps expéditionnaire spartiate, le parti aristocratique semblait triompher, mais l'arrivée de soixante trières

athéniennes commandées par Eurymédon changea la donne. Rendons la parole à Thucydide :

*Les Péloponnésiens profitèrent de la nuit pour retourner chez eux rapidement en serrant la côte. Ils transportèrent leurs vaisseaux par-dessus l'isthme de Leukas, pour éviter d'être aperçus s'ils doubaient le cap et rentrèrent dans leurs foyers. Les Corcyréens, à la nouvelle que les vaisseaux athéniens arrivaient et que la flotte ennemie s'éloignait, introduisirent en cachette dans la ville les Messéniens⁹, qui jusque-là étaient hors des murs ; ils donnèrent l'ordre aux vaisseaux qu'ils venaient d'équiper de passer du port de l'agora dans le port Hyllaïkos. Pendant ce court trajet, ils massacrèrent tous les ennemis, qui leur tombèrent entre les mains. Quant à ceux qu'ils avaient décidés à s'embarquer, ils les firent descendre à terre et les mirent à mort. Ils pénétrèrent dans l'enclos sacré d'Héra, décidèrent environ cinquante suppliants¹⁰ à se présenter devant la justice et les condamnèrent tous à mort. La plupart d'entre eux ne voulurent rien entendre et, quand ils virent le sort réservé à leurs compagnons, ils se tuèrent les uns les autres dans l'enceinte consacrée. Quelques-uns se pendirent à des arbres. Bref chacun se donna la mort comme il put. Pendant les sept jours qu'Eurymédon demeura à Corcyre avec ses soixante vaisseaux, les Corcyréens massacrèrent ceux qu'ils considéraient comme leurs ennemis ; accusant les uns d'être hostiles au régime démocratique ; en mettant à mort quelques-uns pour assouvir des vengeances privées ; d'autres furent massacrés par leurs débiteurs. La mort parut sous mille formes ; comme il arrive en de pareilles circonstances, on commit tous les excès, on dépassa toutes les horreurs. Le père tuait le fils. Des suppliants étaient arrachés aux temples des dieux et massacrés sur les autels mêmes ; il en est qui périrent murés dans le temple de Dionysos.*¹¹

On comprend mieux la portée du texte d'Euripide après avoir lu ces lignes : il est fort probable que le meurtre de Priam, qui s'était réfugié dans le temple d'Athéna, évoqué dès le prologue prononcé par Polydoros, fait allusion à ce massacre perpétré à Corcyre, et que la neutralité gênée d'Agamemnon qui

⁹ Il s'agit de mercenaires au service d'Athènes, arrivés là quelque temps auparavant.

¹⁰ Partisans du régime aristocratique réfugiés dans divers temples.

¹¹ III, 81. Traductions dorénavant prises sur le site <http://remacle.org/bloodwolf/historiens/thucydide/livre3.htm#LXVIII>

⁷ Thucydide, III, 36, traduction de J. Voilquin (GF)

⁸ op. cit. III, 49

laisse faire Hécube dans sa vengeance contre Polymestor, l'assassin de son fils, est une allusion à la coupable neutralité d'Eurymédon à Corcyre. Notons que ces scènes d'horreur se reproduiront peu de temps après, en 425, au même endroit¹².

Gageons que la réaction d'Euripide a été la même que celle de Thucydide, telle qu'elle est rapportée par l'historien, et qui semble rétrospectivement un commentaire de la pièce de l'auteur tragique : Tous les personnages mâles d'*Hécube*, Polymestor, le fils d'Achille (Pyrrhus n'a droit qu'à cette périphrase !), Ulysse et même Agamemnon peuvent se reconnaître dans ce portrait du « nouveau Grec » brossé par l'historien en commentaire des massacres de Corcyre ; Hécube elle-même peut s'y reconnaître lorsque l'esprit de vengeance fait d'elle un bourreau dans la deuxième partie de la pièce :

A quel point fut cruelle cette sédition ! Elle le parut davantage encore, parce qu'elle fut la première. Plus tard tout le monde grec, pour ainsi dire, fut ébranlé. Partout des discordes : les chefs du parti populaire appelant à leur aide les Athéniens, les aristocrates, les Lacédémoniens. Pendant la paix, on n'aurait eu aucun prétexte, aucun moyen pour les appeler, mais une fois en guerre ceux qui voulaient bouleverser l'ordre établi avaient toute facilité de se chercher des alliés à la fois pour abattre leurs adversaires et accroître du même coup leur puissance. Les cités en proie à ces dissensions souffrirent des maux innombrables et terribles, qui se produisent et se produiront sans cesse, tant que la nature humaine sera la même, mais qui peuvent varier d'intensité et changer de caractère selon les circonstances. Car pendant la paix et dans la prospérité, États et particuliers ont un meilleur esprit, parce qu'ils ne sont pas victimes d'une nécessité impitoyable. Mais la guerre, en faisant disparaître la facilité de la vie quotidienne, enseigne la violence et met les passions de la multitude en accord avec la brutalité des faits. Les dissensions déchiraient donc les villes. Celles qui en furent victimes les dernières, instruites par l'exemple qu'elles avaient sous les yeux, portèrent bien plus loin encore l'excès dans ce bouleversement général des mœurs ; elles montrèrent plus d'ingéniosité dans la lutte et plus d'atrocité dans la vengeance. En voulant justifier des actes considérés jusque-là comme blâmables, on changea le sens ordinaire des mots. L'audace irréfléchie passa pour un courageux

dévouement à l'hétairie; la précaution prudente pour une lâcheté qui se couvre de beaux dehors. Le bon sens n'était plus que le prétexte de la mollesse ; une grande intelligence qu'une grande inertie. La violence poussée jusqu'à la frénésie était considérée comme le partage d'une âme vraiment virile ; les précautions contre les projets de l'adversaire n'étaient qu'un honnête prétexte contre le danger. Le violent se faisait toujours croire ; celui qui résistait à ces violences se faisait toujours soupçonner. Dresser des embûches avec succès était preuve d'intelligence ; les prévenir, d'habileté plus grande. Quiconque s'ingéniait à ne pas employer ces moyens était réputé trahir le parti et redouter ses adversaires. En un mot devancer qui se disposait à commettre un mauvais coup, inciter à nuire qui n'y songeait pas, cela valait mille éloges. Les relations de parti étaient plus puissantes que les relations de parenté, parce qu'elles excitaient davantage à tout oser sans invoquer aucune excuse. Les associations n'avaient pas pour but l'utilité conformément aux lois, mais la satisfaction de la cupidité en lutte contre les lois établies. La fidélité aux engagements était fondée non sur le respect de la loi divine du serment, mais sur la complicité dans le crime. On n'adoptait les conseils honnêtes de l'adversaire que par précaution, si cet adversaire était le plus fort, nullement par générosité. On aimait mieux se venger d'une offense que de ne pas l'avoir subie. Les serments de réconciliation que l'on échangeait n'avaient qu'une force transitoire, due à l'embarras des partis et à leur impuissance à les enfreindre ; mais qu'une occasion se présentât, celui qui voyait son rival sans défense et osait l'attaquer le premier abusait de sa confiance et aimait mieux exercer sa vengeance en secret qu'ouvertement. Il assurait ainsi sa sécurité et en triomphant par la ruse se faisait une réputation d'intelligence ; car, en général, l'homme est plus satisfait d'être appelé habile en se conduisant en coquin que maladroit en étant honnête. On rougit de la maladresse, on s'enorgueillit de la méchanceté. Tous ces vices avaient pour source la recherche du pouvoir, inspirée soit par la cupidité, soit par l'ambition. Les passions engendrèrent d'ardentes rivalités. Dans les cités, les chefs de l'un et l'autre parti se paraient de beaux principes ; ils se déclaraient soit pour l'égalité politique du peuple, soit pour une aristocratie modérée. En paroles ils n'avaient pour but suprême que l'intérêt public ; en fait ils luttèrent par tous les moyens pour obtenir la suprématie ; leur audace était incroyable ; les vengeances auxquelles ils recouraient, pires encore et en

¹² cf Thucydide, IV, 46-48

suscitant sans cesse de nouvelles, sans respect de la justice et de l'intérêt général ; on proportionnait les vengeances uniquement au plaisir que chacune procurait à l'une ou à l'autre des factions ; s'emparant du pouvoir soit par une condamnation injuste, soit de vive force ; ils s'empressaient de donner satisfaction à leurs haines du moment. Ni les uns ni les autres ne s'astreignaient à la bonne foi ; quand l'envie leur faisait commettre quelque crime, leur réputation n'en était que plus assurée par les noms pompeux dont ils le paraient. Les citoyens, qui entendaient rester neutres, périssaient sous les coups des deux partis, pour refus d'entrer dans la mêlée ou parce qu'ils excitaient la jalousie par leur abstention.

C'est ainsi que ces dissensions développèrent dans le monde grec toute espèce de crimes. La simplicité, qui inspire en général les sentiments généreux, devint un sujet de dérision et disparut, pour laisser toute la place à une hostilité et à une méfiance générales. Rien n'était capable de ramener la paix, car aucune parole n'était sûre, aucun serment respecté. Pour éviter de tomber dans les embûches tendues par l'habileté de ses ennemis, on était plus préoccupé de se mettre à l'abri du mal, que de compter fermement sur autrui. Le plus souvent les gens d'une intelligence vulgaire se trouvaient favorisés. Comme ils redoutaient leur propre insuffisance et l'habileté de leurs adversaires, pour n'être pas dupes des belles paroles ni devancés dans leurs projets criminels par l'ingéniosité de leurs ennemis, ils se lançaient carrément dans l'action. Mais les habiles qui dédaignaient de prévoir le danger, qui ne prenaient pas effectivement ces précautions, comptant sur leur adresse du moment, restaient sans défense et succombaient d'autant mieux.

Ce fut à Corcyre que commencèrent la plupart de ces attentats. On y commit les crimes que se permettent des gens jusque-là gouvernés avec insolence au lieu de modération et qui trouvent l'occasion de se venger ; **tous les crimes qu'inspire une longue misère aux gens qui veulent la secouer ; tous ceux que suggère le désir de s'emparer injustement du bien du voisin ; ceux enfin auxquels se portent, sans même avoir la cupidité pour mobile, des citoyens qui s'attaquent à d'autres citoyens et que mènent des passions aveugles, cruelles, inexorables**¹³. Dans de telles conditions la vie des citoyens de cette ville était complètement bouleversée ; la nature humaine qui aime à enfreindre

¹³ on dirait le portrait de chacun des personnages d'Euripide !

les lois, les viola, prit plaisir à montrer son impuissance à réfréner ses passions, son mépris des lois, son hostilité pour toute supériorité. Si l'envie n'avait pas tant de force nuisible, **on n'eût pas préféré la vengeance à la pitié, la richesse mal acquise à la justice**¹⁴. C'est que les hommes n'hésitent pas pour assouvir leur vengeance à enfreindre et à violer les lois, qui leur garantissent à eux-mêmes comme aux autres le salut dans les circonstances critiques, dussent-ils même dans le danger avoir besoin un jour de leur aide.

On me pardonnera peut-être de conclure cette longue citation par une affligeante banalité : Thucydide et Euripide commentent et déplorent la même réalité historique, l'un en historien moraliste, l'autre en auteur tragique!

Yves Lefauconnier
décembre 2012

¹⁴ ici, ce sont les deux parties de la tragédie qu'on est en droit de reconnaître !